

17 août 1998 : cette date ne s'effacera jamais de mon esprit. C'est le jour de ma rencontre avec Ettore Dalbruccia, un diocésain de la province de Caltanissetta, en Sicile.

Deux jours plus tôt, j'avais reçu à mon domicile parisien un télégramme provenant de là-bas, m'annonçant le décès du padre Guido, un homme que j'avais rencontré à Miami, lors d'un colloque ecclésiastique en 1978, et qui était devenu un vieil ami depuis.

Attristé par la nouvelle, je réservai immédiatement un aller-retour pour la Sicile afin d'assister aux funérailles.

A mon arrivée à l'aéroport de Catane, je pris le train qui m'emmena dans un village voisin de Caltanissetta, à la cure où les funérailles du padre Guido devaient avoir lieu dans l'après-midi.

Ettore, un jeune clerc, m'accueillit avec ce sourire qu'ont de vieux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps. A son attitude, on aurait juré qu'il me connaissait depuis une éternité, alors que c'était la première fois que je le voyais.

— Bienvenue à vous Léo Malti, me dit-il dans un français parfait en m'étreignant le bras pendant notre poignée de main. Je m'appelle Ettore Dalbruccia, le padre Guido m'a beaucoup parlé de vous.

Il m'emmena ensuite à la cure où j'allais loger pendant deux nuits. Il m'accompagna à ma chambre, me présenta brièvement les commodités des lieux et me laissa pendant une heure, le temps de me débarbouiller un peu et de manger le repas qu'il m'avait préparé.

Nous allâmes ensuite à la messe donnée par Monseigneur Ecchio, l'archevêque responsable de la circonscription ecclésiastique qui comprenait le diocèse du padre Guido.

Bien que n'ayant jamais été un homme d'Église, la cérémonie eut sur moi un effet rédempteur et instructif. Ces prières récitées en latin, cette dignité du sacerdoce que tous les religieux devaient honorer...

Cette expérience me pousserait-elle sans doute à me pencher plus tard sur l'histoire du clergé qui ferait l'objet de recherches intéressantes...

À la fin de la messe, les diocésains et les proches du padre Guido suivirent le cortège jusqu'au petit cimetière de la cure pour la mise en terre. De nouvelles prières latines bourdonnèrent tout au long de la marche funèbre, respectueuse du silence.

Le cercueil était modeste mais il en ressortait une majesté bien plus honorable pour ceux qui avaient connu, comme moi, le padre Guido.

Cet après-midi-là, le soleil frappait fort, comme pour honorer de son infinie lumière la mémoire sainte du défunt.

En fin de journée, Ettore m'invita à prendre le thé sous une petite tonnelle, elle-même abritée par un arbre gigantesque qui surplombait l'ensemble de cette petite cure typiquement sicilienne.

Le vent commença à soulever le sable qu'il ramenait des montagnes.

Ettore s'installa confortablement et me parla de la région. Il s'attarda néanmoins sur les provinces voisines : Catane, Agrigente, Trapani, Marsala ou encore Enna... et m'en vanta les points forts, à savoir les raffineries de pétrole et le gaz naturel pour Gela et Milazzo et l'industrie mécanique et chimique pour Palerme et Syracuse.

Il me parla ensuite de l'ensemble de la Sicile, de son agriculture méditerranéenne qui englobait le tabac, les agrumes et la viticulture, et de son élevage intensif au milieu des terres.

C'était un voyageur qui naviguait de diocèse en diocèse depuis l'âge de six ans.

Il me demanda comment j'avais connu le padre Guido. Ettore avait l'air de quelqu'un de posé malgré son jeune âge ; je ne lui donnais pas trente ans. Il émanait de ce personnage une certaine sagesse qui tenait à vous mettre en confiance dès le premier contact.

Je lui expliquai donc que je m'étais rendu à Miami le 4 août 1978, pour écrire un papier sur un colloque ecclésiastique international. J'avais été envoyé par mon journal pour couvrir l'événement et tenter d'avoir l'exclusivité sur un cliché du plus grand des archevêques de l'époque : Albino Luciani, le pape Jean-Paul I^{er} qui disparut quatorze jours plus tard.

Je n'avais malheureusement rapporté aucune photo, mais le fait d'avoir été présent et d'avoir vu de mes yeux ce personnage le temps de son passage en tant que Vicaire du Christ, fit de moi un témoin authentique de l'histoire.

Le padre Guido participait ardemment au débat, défendant les grands principes de l'ecclésiologie, la partie de la théologie qui traite de la nature et de la vie de l'Église.

Beaucoup de membres imminents étaient là. Le vicaire Épiscopol définissait son assistance à l'archevêque pour des questions pastorales dans un secteur déterminé. Le Vicaire général, lui aussi assistant de l'archevêque pour l'administration d'un diocèse, et enfin le Vicaire apostolique, le prêtre chargé de l'administration d'un pays de mission qui n'est pas encore érigé en diocèse.

Il y avait ce jour-là un parterre de personnalités du monde ecclésiastique impressionnant. Pendant un bref instant, on n'avait même plus conscience de l'existence du laïcisme.

Il était entendu que je devais m'entretenir avec le padre Guido en fin de journée. Ce fut chose faite. A ma grande surprise, il préféra qu'on se retrouve sur la terrasse d'un bar au bord de la plage.

Il était déjà installé à mon arrivée. Il était habillé en civil, dans un magnifique costume en lin. Je le saluai et ne pus m'empêcher de m'attarder maladroitement sur son verre de whisky glace, sur la table.

— Je n'ai pas toujours été un enfant de chœur, me dit-il en souriant ironiquement.

Cette réflexion me mit à l'aise. Je n'allais pas seulement écouter la parabole d'un prêtre qui défend sa paroisse, j'allais aussi découvrir l'homme derrière le sacerdoce.

Nous discutâmes longuement de tout et de rien. Notre conversation rebondissait comme une balle de ping-pong, entre religion, douceurs du pays, politique, surf...

Mais le padre Guido avait un passé, et ma curiosité l'emporta sur ma raison. Le nom de Guido était apparu au milieu de deux ou trois affaires juridiques concernant la Mafia.

Il me répondit en toute honnêteté qu'il avait effectivement côtoyé certaines personnalités du milieu criminel.

— Vous savez Monsieur Malti, me dit-il en posant chaleureusement sa main sur mon avant-bras, vous avez peut-être déjà dit bonjour à un violeur d'enfants ou à un assassin psychopathe dans votre vie... sans le savoir. Et n'oubliez pas que l'Église possède aussi une administration qui gère des affaires et que ces affaires, il faut bien les traiter avec quelqu'un.

Son discours résuma bien la situation. Guido était amené pour l'Église, comme je suppose un grand nombre d'hommes d'affaires, à traiter avec des hommes politiques, des hauts financiers et sans doute avec des gangsters.

J'avais bien compris le message. Le padre Guido avait bien fréquenté des personnalités douteuses, mais uniquement dans un cadre de négociabilité.

Plus tard, il m'invita à assister à un concert de negro-spiritual, donné dans une église en l'honneur des plus grands dignitaires ecclésiastiques attendus. Étrangement, le padre Guido avait été convié malgré la distance qui le séparait encore du titre d'archevêque.

Le lendemain, je rentrai à Paris avec la tête pleine de souvenirs.

Puis nous avons entamé une correspondance. Il est venu me rendre visite plusieurs fois et je suis allé le voir moi aussi dans différentes cures ou séminaires dans lesquels il enseignait aux jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique.

De ce fait, j'ai pu visiter Marseille et Lourdes en France, Rieti, Paestum et Bisceglie en Italie, et enfin Alcamo, Palerme et Acireale en Sicile.

Ettore m'écoutait toujours attentivement, me questionnant de temps à autre sur la personne du padre, afin de voir, je pense, si je le connaissais aussi bien que je le prétendais.

— Est-ce que le nom d'Anthony Perrache vous dit quelque chose Monsieur Malti ?

Cette question me sembla bien étrange. Surtout, que venait-elle faire dans cette conversation ?

— Oui, Anthony Perrache était un redoutable financier lié à de sombres affaires dans les années 70-80, lui répondis-je.

En tant que journaliste-écrivain, je me devais de connaître un minimum les milieux socio-économiques, la politique et les noms qui avaient alimenté beaucoup d'articles de presse.

Ettore me resservit une tasse de thé et continua dans sa lancée.

— Le padre Guido vous a-t-il déjà parlé des affaires dans lesquelles son nom a été cité ?

— Oui, nous sommes devenus assez proches avec les années. Nous étions plus des amis que des ambassadeurs représentatifs de nos cultures.

J'expliquai donc à Ettore que le padre Guido m'avait effectivement parlé quelquefois de certaines affaires qu'il avait eues à traiter avec des gangsters notoires. Le nom d'Anthony Perrache était ressorti à plusieurs occasions, ainsi qu'un autre nom que j'eus du mal à retenir. Nerino... Naro... ou peut-être Nero... Oui, c'était ça : Nero, Art Nero.

Ettore semblait le connaître aussi.

— Je crois, reprit-il, que vous vous êtes spécialisé à une époque dans l'écriture de documentaires relatifs à la Mafia...

— Effectivement, au début des années quatre-vingt. Ce milieu m'a toujours plus ou moins fasciné. J'ai commencé à rédiger une thèse en m'appuyant sur des témoignages et sur quelques informations que le padre Guido avait bien voulu me donner. Mais j'ai laissé tomber par la suite.

Ettore devenait de plus en plus mystérieux. Je n'arrivais pas à savoir où il voulait orienter la conversation.

— C'est sur la volonté du padre Guido que je vous ai fait venir Monsieur Malti.

— Si je comprends bien, je n'ai pas spécialement été convié pour honorer la mémoire de mon ami.

— Oh si, répondit Ettore en riant. Le padre Guido avait un respect infini pour vous. Il me vantait toujours votre grand humanisme, votre intégrité et votre sens de la pertinence intellectuelle. Un jour, il m'a dit que vous représentiez pour lui sa rédemption.

Je ne comprenais pas tout ce qu'Ettore essayait de me dire. Avec toutes ces histoires de gangsters, est-ce que le padre Guido avait commis l'irréparable ?

— Éclairez-moi Ettore ! Je suis très flatté mais j'avoue ne pas saisir vos derniers propos.

— Je suis là pour vous expliquer.

Ettore termina son thé et se tapota les lèvres avec une serviette en papier. Le ciel commençait à revêtir une couleur oranger, la température était légèrement plus basse, et le vent continuait à ballotter des grains de sable dans de petits tourbillons parfumés d'odeurs des montagnes.

— Il y a deux ans, une grande voiture luxueuse s'est approchée de la cure. Nous sommes à l'écart de la ville, dans une petite région désertique. Nous n'avons pas l'habitude de voir ce genre de véhicule par ici. Au départ, nous avons pensé que c'était l'archidiacre qui venait visiter le diocèse pour des raisons administratives. La voiture s'est arrêtée, le chauffeur est sorti, nous a salués et nous a invités le padre et moi, à entrer à l'arrière de l'immense limousine. Nous nous sommes méfiés mais nous avons obéi. À l'intérieur, un homme nous attendait. Le padre semblait le connaître mais n'exprima aucune émotion en le voyant. La voiture était aménagée spécialement pour notre hôte. Il était tétraplégique, sous respirateur artificiel et se déplaçait en fauteuil roulant électrique. Le padre me demanda de les laisser tous les deux. Une demi-heure plus tard, il ressortait. Le chauffeur s'empressa de refermer la portière et alla chercher à l'arrière un énorme coffre en bois, serti d'étoffes et de décorations dorées qu'il emmena à la cure. Ensuite, il remonta en voiture et s'en alla avec cet homme mystérieux qui siégeait avec lui.

Ettore marqua une pause, puis continua :

— Ce coffre est votre héritage Monsieur Malti.

Bizarrement, je m'étais attendu à une surprise de ce genre dès qu'Ettore avait commencé à parler du coffre.

— L'homme que vous avez décrit dans la limousine, c'était Anthony Perrache, n'est-ce pas ?

Ettore acquiesça.

Nous reprîmes la conversation après le repas.

Le soleil couchant était magnifique. Les montagnes en filtraient les derniers rayons, donnant au relief un éclat aquarelle apaisant.

Sous le porche de la cure, il y avait une sorte de balançonne en bois orientée face au couchant. Nous nous y installâmes.

Ettore sortit de sa poche une blague à tabac.

— C'est mon moment privilégié de la journée, me dit-il en me tendant la petite sacoche.

Je n'ai jamais été un grand fumeur, mais ce soir-là, j'acceptais volontiers d'accompagner mon hôte. Après tout, une cigarette, c'est comme un verre de vin, ça se déguste en toute convivialité.

— J'adore fumer en regardant le soleil se coucher. C'est un grand moment de sérénité et de réflexion...

Je crois que c'est à ce moment-là que je compris réellement pourquoi ce jeune clerc était venu se perdre dans cette région isolée ; pour ces quelques minutes d'apaisement que Dieu voulait bien lui offrir au quotidien.

— *Eli, Eli, lamma sabacthani*, marmonna Ettore.

— Je vous demande pardon ?

— *Eli, Eli, lamma sabacthani* : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? C'est le cri de désespoir du Christ sur la croix... et ce furent les dernières paroles du padre Guido dans son agonie.

J'avais hâte d'en savoir beaucoup plus sur toute cette affaire, mais j'appréciais le fait qu'Ettore prenne le temps de me connaître avant de me révéler quoi que ce soit, car j'en étais certain, ce qu'il avait à dévoiler allait me scotcher littéralement. Ça prouvait sa fidélité envers Guido.

— Que s'est-il passé ? demandai-je à Ettore avec une certaine appréhension de la réponse.

Le jeune clerc tira une longue bouffée sur sa cigarette mal roulée. Il rejeta la fumée et crachouilla les petits morceaux de tabac collés sur sa langue... puis il se tourna vers moi, le regard confiant.

— Ce coffre contient des bouquins.

Pourquoi le padre Guido m'aurait-il légué des livres ? Je savais qu'il y avait une suite à cette interrogation.

— En fait, reprit Ettore, ce sont des mémoires, des journaux intimes si vous préférez.

J'acquiesçai, à présent heureux de constater que le morceau était lâché. Le plus important était dit, Ettore ne pouvait plus faire marche arrière.

Ettore me proposa ensuite d'aller nous promener près des vignes de la cure. Le vignoble était de taille mais apparemment cultivé avec le plus grand soin.

— Ce sont de purs produits siciliens ? demandai-je à Ettore pour meubler la conversation et lui laisser le temps d'amener ces fameuses explications qui commençaient sérieusement à exciter ma curiosité.

— Ces vignes sont là depuis très longtemps. C'est le padre Guido qui a fait rapporter les pieds en Sicile. A la base, il voulait cultiver des ceps français ici pour profiter du climat chaud et sec de la région.

— Ce sont donc des vignes françaises ?

— Pas vraiment, l'invasion du phylloxéra en France à la fin du siècle dernier a conduit à l'introduction de plants venants des États-Unis qui résistaient aux pucerons. Le père du padre Guido était propriétaire de nombreux vignobles du sud de la France. Il avait fait importer des pieds américains pour ses différents domaines. Le padre a fait venir, il y a une vingtaine d'années, des plants provenant des vignobles de son père pour les planter ici. Vous remarquerez que les ceps s'y plaisent bien.

Un silence marqua l'hésitation qu'on avait l'un et l'autre à relancer le sujet du coffre, cet attribut si mystérieux dont j'étais l'héritier.

— Parlez-moi de ces mémoires Ettore.

— D'accord. Reprenons depuis le début. Anthony Perrache a été pendant longtemps un parrain de la Mafia marseillaise. Il était entouré d'une équipe solide et efficace. Perrache mettait un point d'honneur à respecter certaines consignes qui lui étaient chères.

— L'omerta j'imagine ?

— Entre autres, mais il était très méticuleux dans ses affaires. Il faisait du trafic d'armes et du blanchiment d'argent. Il possédait plusieurs restaurants et boîtes de nuit où il traitait régulièrement avec ses interlocuteurs. Il avait des équipes ça et là de bookmakers et avait des hommes dans quelques casinos. Et il a apparemment négocié de nombreux plans financiers avec des représentants de l'Église.

— Le padre Guido ?

— Je suppose. Il y a deux choses que Perrache exigeait : la première, il ne voulait en aucun cas être mêlé à des histoires de drogue... Il ne supportait pas ça. Ça peut paraître absurde mais c'était pour lui une conduite que devait tenir toute personne qui désirait obtenir son respect. La deuxième chose, il demandait à chaque membre de son personnel de tenir un mémo, un journal intime.

— Pour quelles raisons ?

— Pour des raisons d'orgueil je présume. Anthony Perrache n'était pas quelqu'un de vaniteux mais il s'était juré de marquer son passage dans l'histoire. Il savait qu'un jour ou l'autre, quelqu'un écrirait le récit biographique de la famille Perrache.

— Que contiennent ces mémoires ? Des confessions ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je vous dis là, c'est ce que le padre Guido m'a raconté. Je n'en sais pas plus.

— Mais quel est mon rôle dans cette histoire ?